

Le chien rouge

Chant épique

Au lieu où nous reprenons, – combien de temps s’était écoulé ?... –, surgit alors au sortir d’un fossé, un homme que la métamorphose n’avait pas épargné. Celui-ci avait une hauteur au garrot bien supérieure à celle du chien rouge, car si son corps était bien celui d’un chien, sa tête et ses pieds étaient quant à eux, toujours restés ceux d’un homme. Il adressa aussitôt au chien rouge ces paroles figées : « Ô toi dont le corps me semble si parfait, regarde-moi et dis-moi si tu accepterais la vie à ce vil prix. La mort ne vaut-elle pas, quant à la vie on la préfère, mille fois plus que tous les trésors et toutes les richesses de la terre. Ô je t’en prie, ami ou ennemi, qui que tu sois, délivre-moi de ce corps, ou si ton bras ne le peut, appelle au moins sur moi les funestes kères. » Sur quoi le chien rouge lui répondit ces mots ailés : « Le souffle épique a jailli du front de l’Histoire. Un ordre nouveau va naître. Quand l’Histoire a décidé, l’homme doit se plier. Depuis trois siècles déjà l’Histoire bouillonne en silence, elle regarde les hommes qui se querellent et se chamaillent, sans que jamais rien n’en sorte. Aussi ce matin a-t-elle décidé, que les hommes ne marcheraient plus sur leurs têtes mais sur leurs pieds. Elle a jeté son voile de brume, et Aurore aux doigts de rose m’est apparue pour me guider. Son front resplendissait de l’or divin de nos aïeux, mais déjà une nouvelle couche se formait, celle-là plus dure et plus pure que jamais. Je regardais : un morceau soudain se détache, et je vois de la noble substance, jaillir le front ailé, la divine Science. Elle tenait dans sa main droite le portique et le triangle enlacés. Ses cheveux étaient d’or, ses épaules d’un métal à mes yeux inconnu tout entières recouvertes, et ses reins étaient ceints d’orfroi. Je regardais ; l’Histoire prend alors la parole, et m’adresse ces traits : “Tu gémiss dans ton corps, parce que homme tu étais, et te voilà maintenant devenu chien. Mais la colère des dieux est infinie, et jadis dans votre folie vous avez massacré de la plus ignoble façon son fils. Cruelle engeance que la vôtre, mais jadis les dieux vous furent favorables, et vous les répudiâtes pour le lucre et la luxure. De la *res publica* vous fîtes une chose immonde, où tyrans succédaient à tyrans, s’égorgeant chacun à leur tour pour bien s’assurer le pouvoir. Et maintenant vous me réclamez la paix ! Mais que fîtes-vous, alors que pour apaiser la colère des dieux, et mettre un terme à toutes ces

effusions de sang, l'Éternel vous envoyait son fils,... vous le massacratez sans pitié, en le crucifiant avec deux autres larrons. Et le chien rouge, son éternel compagnon, vous l'écrasâtes sans aucune pitié non plus, dans vos arènes sous les roues de vos chars. Son sang avait giclé dans le sable, mais il fut dit alors qu'il n'en demeurerait pas ainsi : son sang imprégnerait désormais la terre. Et chaque fois qu'un chien serait écrasé, tous les hommes qui passeront sur son corps, seront frappés de la terrible métamorphose. Seuls les plus forts, car l'Éternel est bon, obtiendront par cette métamorphose le savoir des dieux, mais resteront cependant toujours prisonniers de ce savoir, et de leurs corps de chien ; alors que les autres, victimes de leur faible nature, souffriront les tourments éternels, des fautes de leurs pères. Mais aujourd'hui l'Éternel a parlé, et la malédiction va être levée. La Science tenant l'égide, sera votre guide, et le Préserveur vous redonnera la vision de la totalité, à laquelle vous aspirez : son œil cosmique. Il métamorphosera vos corps de chiens, et vous deviendrez hommes vrais. Il guérira les tourments de vos âmes, et les fera à son image. Le génie n'est rien, mais c'est la liberté, parce qu'il est l'Harmonie. Et à vos âmes il donnera le génie, et vous serez libres. La divine Science vous guidera." A ces mots l'Histoire, Aurore aux doigts de rose, disparut sous un voile de brume, et ne restait plus à terre, que des lambeaux de la peau de la chèvre Amalthée, que du bouclier elle avait arrachée et jeté aux abîmes. L'égide nouvelle, le portique et le triangle enlacés, l'auréolait désormais du nimbe d'une gloire assurée, que son front ailé rehaussait encore davantage. Qui parmi les mortels, n'aurait voulu alors, si grande déesse pour le guider, jaillie tout droit du front de l'Histoire, et descendue parmi les hommes, pour les mener à des richesses infinies. Ô divine Science ! Dis-moi alors, toi qui gémisses dans ton corps, et après avoir marché dans les traces ensanglantées est devenu pareil à un chien, sauf pour la tête et les pieds qui sont restés ceux d'un homme, si après de telles paroles jetées bas par la bouche même de l'Histoire, tu appelles toujours sur toi les funestes kères ? » Le chien à visage d'homme, au cœur adouci, par de si sûres paroles, lors, lui fait cette réponse : « Ô toi qui me regardes, depuis tout à l'heure mon corps n'a pas changé de forme, et pourtant un baume au cœur me verse quelque espoir, je le sens ! Mais faut-il pour cela que mon âme tout entière à son tour, déverse dans ma raison malade, cet ordre nouveau, qui presque lui semble adultère : ô je m'interroge ?... Mais l'Histoire a parlé, et je ne puis que me plier. Et pourtant encore je m'interroge : La divine Science, tout droit issue du front de l'Histoire, et tenant l'égide, a-t-elle d'un coup, comme une nuée d'oiseaux noirs, embrassé du regard le vaste univers, et va-t-elle alors fondre dessus, sur ce sol à perte de vue, et que tant d'autres ont laissé pour infécond ? La nuée maintenant le

recouvre. Ô mais d'où me viennent ces paroles dont le sens ne m'appartient ? Tel un bœuf harcelé par les taons, et dont le corps et l'âme lentement s'empoisonnent, sous les aiguillons de cet ordre nouveau, je me vois tout à coup. Et pourtant, à travers cette nuée d'oiseaux noirs, je crois me reconnaître : Tel l'un d'eux, je sens la graine sous la terre, creuse et fouille en tous sens. Mon âme se fraie un chemin, vers un point qu'elle sent si fort, que sur son passage tout elle arrache. Ô folie. Et pourtant il me semble que par la folie on atteint ce degré de sagesse auquel nulle raison ne peut prétendre. Ô vraiment, j'avance malgré moi. Mes mots me sont dictés. Tel un papillon qui sort de la chrysalide, et abandonne son exuvie de chenille aux fossoyeurs de la terre, j'abandonne ma dépouille de chien et m'envole butiner le nectar des fleurs. Je suis hors de moi. Je sens mon âme se diviser à l'infini, telle une rose qui s'ouvre, et lancera ses semences, pour se diviser à nouveau mille et mille fois ; tel l'Éternel qui engendre les mondes, et par les miracles engendre à nouveau encore et encore. Ô boucles merveilleuses ! ô Éternel ! au sein duquel tout se fait et se défait. Ô je te vois, toi en qui je n'avais cru. Tu es bien la suprême connaissance comme l'enseignaient les anciens sages. Tes bras sont infinis ; tu contiens tout ce qui a jamais été contenu. Tu es bien impérissable, puisque tout toujours te revient. Ô joie ! joie ! joie ! larmes de joie !... »

Quand on voit dans le nid, une coquille qui se brise, c'est pour un oiseau la vie qui commence. Mais quand c'est le verbe qui bouge, qu'on le sent, qu'il est là, alors soudain, pareillement c'est l'éclosion. L'œuf de la langue se brise, et les ailes de la pensée, dans un élan sublime, aussitôt vers les cieux majestueusement se déploient, car divine est cette éclosion qui remplit maintenant l'âme et le cœur du chien à visage d'homme. La pensée alors jaillit à flots tel un torrent qui déborde de son lit et inonde la vallée. Bientôt tout n'est plus que pensée à l'horizon, et rien d'autre. Une force immense qui se meut en tous sens et à des vitesses infinies car elle est partout à la fois et tout entière en chaque endroit. Je dis Dieu en Dieu. Jaillissent alors dans une tension d'esprit extraordinaire les plus grands secrets de la Nature. Le chien à visage d'homme se reprend : « Oh ! mais quelle étrange métamorphose ai-je donc subi ? Je me sens si calme maintenant. Une force tranquille est en moi, qui me berce. Tel je me revois : mes pensées se cognent sans bruit contre les murs où je les lance, comme si la pensée était toujours impure, comme si la pensée n'avait pas le pouvoir de se cristalliser, comme si elle passait par le feu pour atteindre le cristal de l'Écriture. Oh ! mais voilà bien des paroles d'hommes ! Car soudain : l'intuition a jailli ! Tout entier je m'embrase : je ne suis bientôt plus qu'une boule de feu. Mon âme a changé, je le sens ! Mais c'est de

transformation physique du Verbe, qu'il faut parler. Il y a eu passage du matériel à l'immatériel ! Oh ! mais comment l'expliquer, maintenant que j'ai abattu le mur de la langue. L'explication doit jaillir ! La voici : L'Immatériel est un point se mouvant... »

Les siècles évoluent, l'écriture change.

Yugadhara